Le Côté de Guermantes, deux tomes

Retour à Paris. Le narrateur, ses parents et sa grand-mère ont déménagé. Ils habitent dorénavant un appartement faisant partie des dépendances de l'hôtel de Guermantes – celui du duc et de la duchesse du même nom. Notre héros (après tout) est dorénavant amoureux de la duchesse de Guermantes qu'il s'acharne à croiser chaque matin dans la rue – elle l'a en horreur. Lui a toujours cette vision magique d'une supposée race aristocratique avec ses châteaux et ses mystères, son esprit distinct du reste du monde et sa beauté particulière. Il ignore encore qu'au fur et à mesure des pages il se rapprochera d'elle. ***« Si, dans le salon de Mme de Villeparisis, tout autant que dans l'église de Combray, au mariage de Mlle Percepied, j'avais peine à retrouver dans le beau visage, trop humain, de Mme de Guermantes, l'inconnu de son nom, je pensais du moins que quand elle parlerait, sa causerie, profonde, mystérieuse, aurait une étrangeté de tapisserie médiévale, de vitrail gothique. »***

Je note un épisode touchant et un peu à part dans *La Recherche* : le narrateur rend visite à Saint-Loup, alors en garnison à Doncières (et qui a toujours son monocle volant devant lui, j'aime beaucoup la démarche de ce jeune homme). C'est l'hiver et voici le narrateur loin de sa famille et de la haute société parisienne. Il peut savourer les plaisirs de l'amitié avec plusieurs soldats et officiers avec qui il discute stratégie militaire – je n'y comprends rien, mais ce sujet sera également abordé dans le dernier volume.

Encore une fois, le narrateur s'interroge sur le sommeil, ce moment où le moi s'absente pour on ne sait quels rêves. ***« On appelle cela un sommeil de plomb, il semble qu'on soit devenu, soi-même, pendant quelques instants après qu'un tel sommeil a cessé, un simple bonhomme de plomb. On n'est plus personne. Comment, alors, cherchant sa pensée, sa personnalité comme on cherche un objet perdu, finit-on par retrouver son propre-moi plutôt que tout autre ? »*** Il ne cesse de se questionner sur l'oubli, sur le sommeil, sur la mémoire, sur tout ce qui réécrit et efface en permanence notre moi, alors même qu'une certaine partie de notre personnalité subsiste malgré tout au travers des années et des revirements.

De retour à Paris, le narrateur rend visite à la marquise de Villeparisis, dont il analyse le parcours descendant dans la haute société. Au cours de ce thé, se rencontrent (sans forcément se parler) l'ambassadeur Norpois qui aligne les phrases vides et ronflantes, Bloch, l'ami juif du narrateur, le duc et la duchesse de Guermantes, Saint-Loup, le baron de Charlus et quelques autres. Le récit de cette après-midi est le prétexte à l'étude fine des rapports entre ces riches, très riches, moins riches, roturiers et aristocrates, historiens et rentiers. Nous sommes d'ailleurs invités à nous méfier des volumes de mémoires qui dressent des portraits déformés de certains salons du siècle passé. Mais la duchesse de Guermantes ne serait-elle

qu'une **« *buse* »** ? Il faut dire qu'elle est totalement hermétique à la nouveauté artistique, en l'occurrence Maeterlinck.
Le volume est contemporain de l'affaire Dreyfus qui éclate les familles (Saint-Loup et le narrateur sont pour Dreyfus) et fait apparaître dans la bonne société de nouveaux noms qui n'y étaient pas admis auparavant. Proust, toujours acharné à identifier un esprit, une généralité, sous un personnage particulier, donne des paragraphes plutôt déplaisants sur les juifs et sur Bloch – il faut quand même dire que rechercher les traces d'une famille ou d'un héritage ou d'un lignage dans des traits individuels est franchement risqué.
Ce thé est suivi d'un dialogue entre le narrateur et le baron de Charlus – magnifique quiproquo où les visées du baron passent totalement au-dessus de la tête du jeune homme. C'est assez drôle et surtout extrêmement bien vu.



Caillebotte, Rue de Paris temps de pluie, 1877, musée Marmottan.

Ensuite, prennent place la maladie et la mort de la grand-mère du narrateur. On est toujours au jardin des Champs-Élysées, mais le sourire est dorénavant plus amer.
« C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps. Quelque brigand que nous rencontrions sur une route, peut-être pourrons-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel sinon à notre malheur. Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus

de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. »
Les pages qui racontent les derniers jours et l'agonie de la grand-mère sont poignantes, tout comme celles consacrées au chagrin de la mère.
« De même, quand les abîmes de la maladie et de la mort s'ouvrent en nous et que nous n'avons plus rien à opposer au tumulte avec lequel le monde et notre propre corps se ruent sur nous, alors soutenir même la pesée de nos muscles, même le frisson qui dévaste nos moelles, alors, même nous tenir immobile dans ce que nous croyons d'habitude n'être rien que la simple position négative d'une chose, exige, si l'on veut que la tête reste droite et le regard calme, de l'énergie vitale, et devient l'objet d'une lutte épuisante. »

Mais il faut bien vivre. Le narrateur reçoit la visite d'Albertine, qui a mûri et appris à mieux déchiffrer les codes sociaux. Elle incarne toujours Balbec, la vivacité du soleil, la météo changeante, ce groupe de jeunes filles insaisissables, mais elle se laisse embrasser sur la joue (mais prenez garde à lire entre les lignes). Toutefois le narrateur est conscient que son amour à venir dépend en grande partie du hasard : telle jeune femme n'aurait pas annulé un dîner, telle autre ne l'aurait pas revu et il en aurait aimé une autre. C'est le hasard plus que la réalité des qualités d'une personne qui détermine les grandes amours d'une vie.
D'autre part Albertine tenait, liées autour d'elle, toutes les impressions d'une série maritime qui m'était particulièrement chère. Il me semblait que j'aurais pu sur les deux joues de la jeune fille, embrasser toute la plage de Balbec.

Mais alors que le narrateur s'est détourné d'elle, voici la duchesse de Guermantes qui l'invite à dîner ! Ce lieu jadis rêvé et fantasmé s'ouvre enfin au narrateur, qui est déçu, bien sûr. Ce ne sont que des êtres ordinaires, ces grands aristocrates. Et pourtant… il repère dans les expressions, les attitudes, les codes de ces gens, des habitudes héritées par-delà les siècles, qui leur sont inconscientes et qui permet d'approcher un monde disparu. Oriane de Guermantes et son esprit original sont les étoiles de ce dîner.

Quand le Duc, pour me présenter, eut dit mon nom à M. de Bréauté, celui-ci voyant que ce nom lui était absolument inconnu ne douta plus dès lors que, me trouvant là, je ne fusse quelque célébrité. Oriane décidément n'en faisait pas d'autres et savait l'art d'attirer les hommes en vue dans son salon, au pourcentage de 1 pour 1000 bien entendu, sans quoi elle l'eût déclassé.

L'esprit des Guermantes – entité aussi inexistante que la quadrature du cercle, selon la Duchesse qui se jugeait la seule Guermantes à le posséder – était une réputation comme les rillettes de Tours ou les biscuits de Reims. Sans doute (une particularité intellectuelle n'usant pas pour se propager des mêmes

modes que la couleur des cheveux ou du teint) certains intimes de la Duchesse et qui n'étaient pas de son sang, possédaient pourtant cet esprit, lequel en revanche n'avait pu envahir certains Guermantes par trop réfractaires à n'importe quelle sorte d'esprit.



Pissarro, *Avenue de l'Opéra soleil du matin,* 1898, musée de Philadelphie.

Le narrateur se fait de la grande aristocratie, dont les noms plongent dans le terroir et l'histoire du pays, une sorte de carte mentale, où des routes sont bien connues, où des chemins s'avèrent des culs-de-sac faute d'héritier, où des sentiers trace d'étonnants raccourcis et permettent de relier entre elles deux familles *a priori* tout à fait éloignées, où toutes les voies se croisent et se recroisent.
Ainsi les espaces de ma mémoire se couvraient peu à peu de noms qui en s'ordonnant, en se composant les uns relativement aux autres, en nouant entre eux des rapports de plus en plus nombreux, imitaient ces œuvres d'art achevées où il n'y a pas une seule touche qui soit isolée, où chaque partie tour à tour reçoit des autres sa raison d'être comme elle leur impose la sienne.

Il est aussi à nouveau question d'Elstir et de la façon dont le goût et la mode passent, les choses jadis les plus scandaleuses sont à présent les mieux acceptées. L'*Olympia* de Manet se trouve dans un musée : **« Ça a l'air d'une chose d'Ingres »**, dit joliment la duchesse. Cette évocation de la peinture et de la noblesse permet de faire réapparaître Charles Swann, vieilli, souffrant, et annonçant même sa mort.

Hélas ! La bonne éducation de la duchesse ne lui permet pas d'accorder quelques minutes d'attention à ce vieil ami malade et toute de rouge vêtue elle s'en va au bal.

Petit point modernité : les ascenseurs dans les maisons privées sont encore des objets intimidants et c'est l'apparition des snow-boots en caoutchouc.